

Dernière (s)cène *Pi... ?!*

Patricia Belzil

Numéro 129 (4), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23509ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belzil, P. (2008). Compte rendu de [Dernière (s)cène : *Pi... ?!*]. *Jeu*, (129), 14–18.

Dernière (s)cène

Dans un milieu théâtral où les troupes naissent le matin pour mourir le soir telle l'éphémère, comme pour célébrer un art qui l'est, la pérennité de ces Éternels Pigistes a de quoi réjouir. Ils sont discrets – cinq spectacles depuis leur fondation en 1996 –, et pourtant ils poursuivent lentement, sûrement, leur étude anthropologique douce-amère, menée par un regard lucide, parfois féroce mais jamais dénué de compassion, envers leurs contemporains. Cinq ans s'étaient écoulés depuis le dernier coup de sonde des cinq comédiens-créateurs, bien servis jusqu'ici par l'auteur Pierre-Michel Tremblay, qui était chargé de mettre en texte les remue-ménages du collectif¹. Cinq ans de pige chacun de son côté, et voici que l'un d'eux, Christian Bégin, prend la plume pour livrer une pièce sensible, poignante, œuvre de la maturité – même s'il s'agit d'un « jeune auteur » –, celle d'un homme qui, arrivé au mitan de sa vie, comprend qu'il n'est pas... éternel.

Mort taboue

Déjà dans *Circus minimus*², Bégin explorait la thématique de la mort : racontant le triste dernier tour de piste de deux employés d'un cirque ringard qui fermait ses portes, le texte parlait de la perte des repères, de la fin des illusions et de la déchéance sociale, et se soldait par le suicide de l'un des personnages. Avec *Pi... ?!*, le sujet tabou est abordé de front : la Grande Faucheuse, on la regarde ici bien en face. En fait, il n'est question que d'elle durant toute la représentation, qui met en scène, presque en temps réel, une soirée entre amis. Mais l'ironie, c'est que le personnage principal, Emmanuel (Christian Bégin), qui reçoit un couple d'amis avec sa compagne Gabrielle (Marie Charlebois), a accepté ce souper à condition qu'il ne soit pas question de l'expérience qu'il vient de vivre : à la suite d'un accident d'auto, il a été cliniquement mort pendant dix-sept minutes avant d'être réanimé. Peu disposé à livrer le témoignage attendu de « la vie après la mort », il ne veut pas être une bête curieuse qu'on interroge sur cette mort qu'il a entrevue.

Le décor représente l'appartement bcbg du couple, avec la cuisine, côté jardin, et la salle à manger, côté cour. Toujours en convalescence, Emmanuel n'a pas repris son chapeau de chef (amusant clin d'œil de l'auteur qui, dans la vraie vie, est animateur d'une émission culinaire). Trois mois après l'événement, plongé dans la dépression, il se plie donc à la volonté de Gabrielle de tenter un retour à la « normalité » en

Pi... ?!

TEXTE DE CHRISTIAN BÉGIN. MISE EN SCÈNE : MARIE CHARLEBOIS, ASSISTÉE DE MARIE-HÉLÈNE DUFORT ; SCÉNOGRAPHIE : GABRIEL TSAMPALIEROS ; COSTUMES : MARC SENÉCAL ; ÉCLAIRAGES : CLAUDE COURNOYER ; CONCEPTION SONORE : STÉFAN BOUCHER ; PROJECTIONS : PIERRE DESJARDINS ; MAQUILLAGES ET COIFFURES : ANGELO BARSETTI. AVEC CHRISTIAN BÉGIN, MARIE CHARLEBOIS, PATRICE COQUEREAU, PIERRE PAQUETTE ET ISABELLE VINCENT. PRODUCTION DES ÉTERNELS PIGISTES, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 13 MAI AU 21 JUIN 2008.

1. Sur le dernier spectacle des Éternels Pigistes, *Mille Feuilles*, créé au Théâtre d'Aujourd'hui à l'automne 2003, voir mon compte rendu dans *Jeu* 110, 2004.1, p. 15-17.

2. Créé par le Théâtre Il va sans dire et le Théâtre d'Aujourd'hui à l'automne 2004. Voir ma critique, « Un mélancolique pas de deux », dans *Jeu* 114, 2005.1, p. 21-22.



Christian Bégin (Emmanuel)
dans sa pièce *Pi... ?*, mise en
scène par Marie Charlebois.
Spectacle des Éternels Pigistes,
présenté à la Licorne au printemps
2008. Photo : Pierre Desjardins.

revoyant leurs meilleurs amis, Pierre-Louis (Pier Paquette) et Sue (Isabelle Vincent), pourvu qu'on ne parle pas de « ça » : or, il ne sera évidemment question que de « ça »... de façon inconsciente d'abord, les convives employant, tout au long du repas, des expressions imagées évoquant la mort (la nature qui ressuscite au printemps, le resto d'Emmanuel qui est branché sur respirateur artificiel, etc.), puis de façon directe, Pierre-Louis et Sue, et surtout Marc, le frère de Gabrielle qui arrive inopinément, ne pouvant s'empêcher de satisfaire leur curiosité.

« Pi... ? »

Profitant d'une occasion où il est seul avec Emmanuel dans la cuisine, Pierre-Louis lui pose la question interdite : « Pi... ? » Devant le refus de son ami de lui fournir des détails, il le rassure d'emblée sur son athéisme : bien sûr que non, il ne croit pas qu'il y ait quelque chose après ; on a un tour de manège, et puis c'est fini ; il n'y a pas de long couloir, pas de bon Dieu à barbe blanche ni de grand-mère pour nous accueillir... Mais tout de même, insiste-t-il, c'est comment ?... Emmanuel lui révèle alors qu'il se sent aussi mort que lors de sa « mort », pendant dix-sept minutes. C'est le même vide, le même néant, répète-t-il avec effroi. Aussi lui retourne-t-il une autre question : comment savoir qu'on est vivant ? Pierre-Louis, qui ne sait d'abord que répondre, avance finalement qu'être vivant, c'est pouvoir aimer. Or, cette

belle certitude s'avère pour le moins chancelante puisque Pierre-Louis fuit l'amour de sa femme sous les jupes de ses étudiantes. Emmanuel a raison d'être perplexe : aimer, oui, mais comment ? Pierre-Louis est-il alors plus moribond que lui, qui du moins en est conscient ? Quel est donc le sens de la vie ? L'interrogation exclamative du titre reste ainsi en filigrane d'une pièce dont tous les personnages affichent de gênantes et étonnantes contradictions : ils sont simplement humains. Ni plus, ni moins. Les Éternels Pigistes nous ont habitués à ces « quelques humains » imparfaits, vulnérables, pathétiques même, se démenant dans un monde dominé par l'image et la performance, où il faut sans cesse départager les valeurs et les modes, ce qui constitue notre propre vérité et ce qui nous est imposé de façon perverse.

L'arrivée impromptue de Marc contribue à décaper le vernis de cette rencontre encore un peu figée dans le quant-à-soi et le non-dit. Le frère de Gabrielle agit comme un révélateur, mais boiteux : s'il fait en sorte que l'on aborde le sujet de la mort, chacun parlera de la sienne sauf celui qu'ils veulent entendre. N'empêche, la présence lourde



Pl... ?! (les Éternels Pigistes, 2008).

Sur la photo : Marie Charlebois (Gabrielle), Pier Paquette (Pierre-Louis), Christian Bégine (Emmanuel), Patrice Coquereau (Marc) et Isabelle Vincent (Sue).
Photo : Pierre Desjardins.

de Marc est source de zizanie. On sait depuis *Who's Afraid of Virginia Woolf?* de Edward Albee que le repas entre amis constitue un bon prétexte pour créer une tension dramatique. Christian Bégine reprend ce procédé d'habile façon. Tout se met à aller de travers : le repas brûle, on doit commander de l'indien, et les couteaux commencent à voler bas. Peu bavard, Emmanuel manifeste soudain son indignation devant l'attitude méprisante de Pierre-Louis envers un policier de 57 ans qui présentait sa première exposition. Pourquoi en faire tout un plat, alors qu'au fond tout ce qu'il voulait, c'était baiser la fille de l'« artiste » en question, son étudiante ? Pourquoi ridiculiser un homme qui découvre sur le tard l'expression artistique ? Et surtout, pourquoi être allé à ce vernissage ? Une attaque-surprise qui jette un froid, puisqu'on comprend qu'avant, Emmanuel entérinait l'attitude de supériorité intellectuelle de son ami.

Pour sa part, Marc s'acharne sur Emmanuel, qu'il voit comme un miraculé, une figure christique : l'étymologie de son prénom n'est-elle pas, rappelle-t-il, « Dieu est avec nous » ? On notera par ailleurs que Marc est le prénom de l'un des évangélistes... Pour asseoir sa foi, il se réclame du nombre π : 3,1416, ou l'infinité des possibles entre 3 et 4, symbolisant l'éternité de l'homme à laquelle il s'accroche. Sérieux comme un pape, Patrice Coquereau campe un illuminé plutôt ridicule, engoncé dans une religiosité primaire. Il faut le voir raconter avec force détails un accident horrible, l'une de ses connaissances venant de mourir, la tête écrasée par un camion. « Peux-tu faire quelque chose ? » demande-t-il laconiquement à Emmanuel, qui ne sait que rétorquer bêtement : « Non, je ne peux rien faire. » Las d'être vu comme un phénomène mystique, Emmanuel refuse d'entrer dans les zones ésotériques où son beau-frère

voudrait l'entraîner. Observateur d'une agitation qui semble lui paraître bien vaine, le personnage interprété par Christian Bégin apparaît absent, habité par un douloureux mal de vivre.

Dans la mise en scène réaliste que signe Marie Charlebois, un décrochage se produit, comme une suspension du temps, illustrant en quelque sorte les insinuations lourdes de Marc : autour de la table, les personnages s'immobilisent pour créer un tableau de la Dernière Cène, Emmanuel figurant au milieu, plus haut que les autres et dans une aura de lumière, tandis que joue le *Requiem* de Mozart. Ce *flash* iconographique apparaît finalement plus cocasse que signifiant, car toutes les pistes religieuses aboutissent dans une impasse, Emmanuel ne les encourageant ni ne les décourageant tout à fait : il demeure obstinément muet sur ce qu'il a vécu pendant sa « mort ».

Aimer et rien d'autre

Idée amusante au théâtre, c'est à travers le jeu – les divertissements inoffensifs auxquels ils s'adonnent en fin de soirée comme tous bons amis – que les personnages se livreront progressivement. En suivant les règles du jeu, ils abandonneront celles de la bienséance, ou du moins braveront certains interdits, en commençant par celui que leur a imposé Emmanuel. Ils se lancent d'abord dans une partie de « boulettes » : il s'agit de faire deviner à son coéquipier les personnages célèbres dont les noms sont écrits sur des boulettes de papier qu'on tire à tour de rôle. On donne des indices : il est mort ; il a œuvré dans tel domaine, etc. Or, tous les personnages que l'on cherche à identifier sont morts, sauf un : « Il était mort, mais il ne l'est plus », avance-t-on comme indice. Un malaise plane : Marc, le trouble-fête, a fait une boulette avec le nom d'Emmanuel...

Les choses se corsent encore avec le second jeu, proposé par nul autre que Marc : « À quelle heure on meurt ? », où chacun doit imaginer les circonstances de sa propre mort. Ce jeu donne lieu à l'un des moments forts du spectacle puisque, en même temps que nous écoutons Sue raconter comment elle mourra, apparaît sur l'écran au-dessus de la scène sa vraie notice nécrologique. Ainsi, tandis qu'elle évoquera sa mort sur son terrain au bord du fleuve, nous pouvons lire ce texte : « À l'âge de 84 ans, paisiblement à Kamouraska, est décédée Sue Parker (1962-2046), épouse fidèle de feu Pierre-Louis Lavigneur (1957-2034). » Un procédé troublant, nous rappelant, s'il le fallait, notre finitude à tous... loin de l'infinité de 3,1416. D'ailleurs, nous lirons la notice de chacun des personnages, jusqu'au dénouement du spectacle, apprenant ainsi, en même temps que la fin de l'histoire, la fin des personnages. On saura que Gabrielle mourra à 102 ans, de façon assistée, et qu'Emmanuel atteindra l'âge vénérable de 93 ans, après avoir eu deux enfants avec une autre femme. Quant au destin de Marc Godin, il est aussi singulier que l'homme, et bien éloigné de ce que lui-même souhaiterait : après avoir envisagé les scénarios les plus extravagants (« Je me fais hara-kiri sur mon balcon et je jette mes viscères en bas », etc.), il finit, comprend-on, par mourir ce soir-là... étouffé par un pain nan !

S'étirant en une lente agonie, la finale nous transporte des rires aux larmes. Au moment où apparaissent les notices de décès de Gabrielle et d'Emmanuel, nous assistons aux derniers soubresauts de leur couple. Tout au long de la pièce, Gabrielle,

émouvant personnage de femme amoureuse qui voit cet amour lui échapper (auquel Marie Charlebois confère un bouleversant mélange d'aplomb et de vulnérabilité), bataille âprement pour le retour à la vie de son *chum*, de son couple, de son existence. « Laisse-moi quelque chose pour vivre », implore-t-elle, car, en se refusant à la vie, il lui enlève son souffle, à elle aussi... Elle rame seule, tentant de maintenir la barque à flot. Mais leur couple, comme le restaurant d'Emmanuel, est « sur le respirateur artificiel ». L'intérêt de ces personnages, nous l'avons déjà dit, est qu'aucun n'a tout faux ou tout bon. Gabrielle s'escrime certes à ramener Emmanuel à la vie, mais à leur vie d'*avant* (« J'aimerais ça que tu me *pognes* les fesses en revenant de travailler, comme avant... », dit-elle). Si elle semble simplement mordre dans la vie et ne demander qu'à retrouver l'Emmanuel d'autrefois, elle s'est forgé une image mythique du passé, de cet *avant* auquel elle s'accroche. Emmanuel lui dira d'ailleurs, dans un dur instant de vérité : « Je ne t'ai jamais *pogné* les fesses en revenant de travailler... » Cruelle confrontation entre un passé fantasmé et la réalité d'un couple qui s'effrite.

Leurs invités ne sont guère épargnés par la vague de révélations-chocs déclenchée par le jeu « À quelle heure on meurt ? ». Sous leurs allures de couple émancipé (au début, Sue taquine Pierre-Louis à propos de ses aventures), ils ne coulent pas le parfait bonheur. Pierre-Louis, pour qui le moteur de la vie, c'est séduire et jouir, semble se moquer de la mort. Mais il a peur, lui aussi, soutient sa femme, et il se met la tête dans le sable : « On s'en va tous là, déclare-t-elle, mais j'y vais seule. » Elle révèle, avec une lucidité crue, qu'il choisit ses positions pour faire l'amour de façon à ne pas voir les seins tombants de sa femme, et voir le moins possible cette peau témoin qui trahit le déclin inexorable qui est amorcé... Pierre-Louis lui rétorquera que, pour elle aussi, la mort est taboue : ne travaille-t-elle pas au pavillon des bonsaïs au Jardin botanique, bichonnant ces arbres centenaires qui ont l'air de bébés arbres mais qui sont comme des vieillards dans des corps d'enfants ? Pour défendre ces personnages, Isabelle Vincent et Pier Paquette livraient des interprétations justes et fortes, en particulier lors de cet intense face-à-face. Impeccable dans son rôle de femme *cool*, la première empruntait tout au long de la représentation un accent anglais traînant qu'on aurait cru authentique. Le second était touchant dans la peau de cet homme qui s'étourdit de paroles et de conquêtes par peur du vide... du moment où tout s'arrêtera pour de bon.

La pièce se termine par une dernière scène entre Gabrielle et Emmanuel, quelques mois après ce fameux souper. Emmanuel s'est remis à la cuisine, le goût de vivre lui revient : « Je veux vivre », confie-t-il avec une nouvelle sérénité à Gabrielle... qui lui répond platement : « Ben vis. » On comprend qu'il est trop tard pour elle, que le retour à la vie d'Emmanuel, qu'elle avait tant espéré, se fera sans elle. Ainsi vont les amours, ainsi va la vie.

Avec cette pièce personnelle, Christian Bégin a rallié les préoccupations collectives de la troupe comme du public, et s'est inscrit parfaitement dans la traditionnelle réflexion existentielle des Éternels Pigistes. Ces Éternels que nous retrouvons toujours avec un vif bonheur et à qui nous avons envie de souhaiter... longue vie ! 